

La résurrection en prose de Henry Miller

Jean-Paul Beaumier

Number 50, December 1992, January–February 1993

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/21592ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

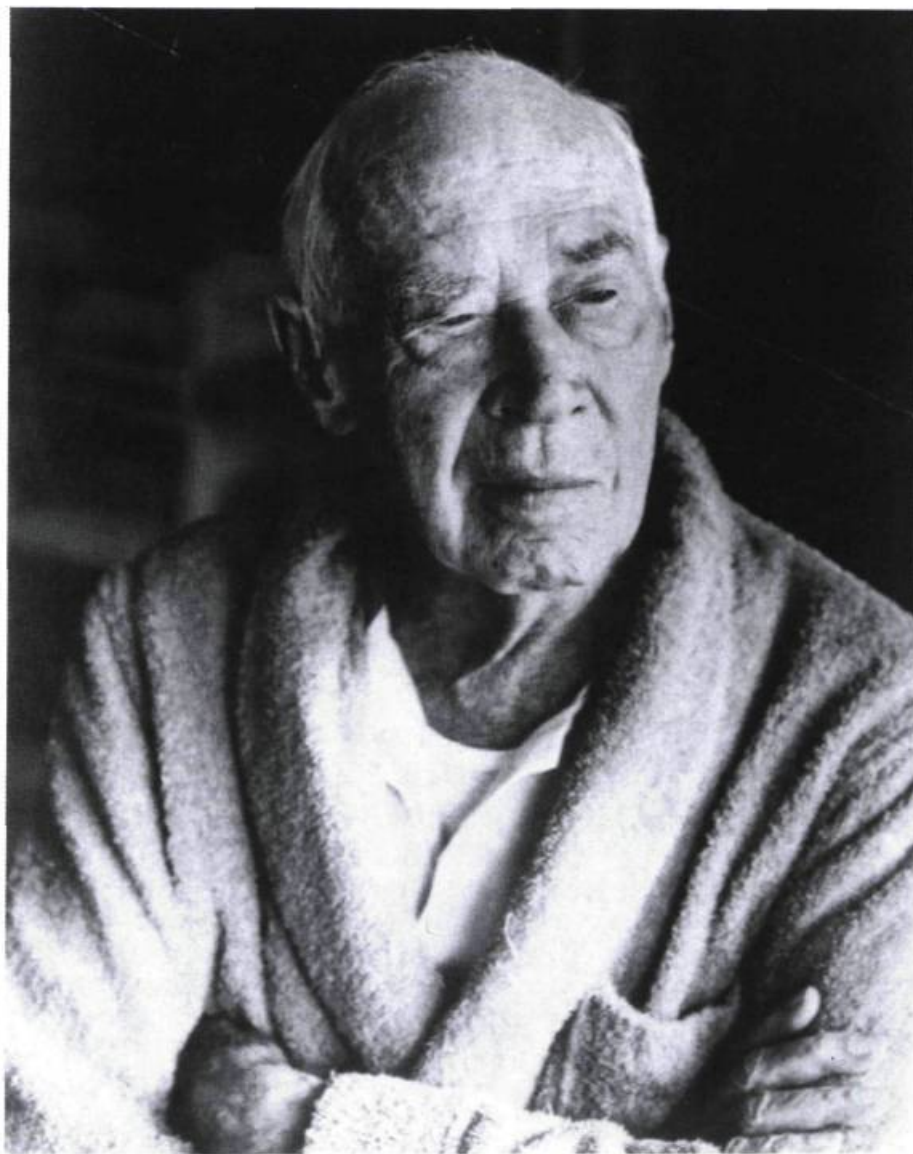
0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Beaumier, J.-P. (1992). La résurrection en prose de Henry Miller. *Nuit blanche*, (50), 68–69.



courtoisie de Ken du Main

Henry Miller

La résurrection en prose de Henry Miller

Fin 91 début 92 est réapparu à l'avant-scène des périodiques littéraires celui qui était devenu une véritable légende de son vivant, adulé des uns, honni des autres : Miller, Henry Miller de Brooklyn.

La parution quasi simultanée de deux biographies¹ (elles-mêmes précédées de la sortie, quelques mois plus tôt, du film *Henry and June*), d'un roman jusqu'à présent inédit, *Crazy Cock*, écrit avant l'odyssée parisienne de Miller, d'un livre d'entretiens avec le journaliste français Pascal Vrebos et d'un numéro de la revue *Europe*² consacré en grande partie au romancier, a largement concouru à ranimer le souvenir,

à attiser à nouveau, si besoin en est, le mythe de ce diable d'homme qui avait longtemps clamé haut et fort : « Je serai écrivain ou je ne serai rien ».

Henry Miller, qui s'amusait à répéter qu'il avait raté son arrivée en ce bas monde de seulement quelques heures, aurait donc eu cent ans le 26 décembre 1991. Les aurait-il atteints que nul n'en aurait été étonné outre mesure — c'est plutôt le contraire qui surprend — tant l'homme nous avait habitués

à tout : cinq mariages, au moins deux liaisons connues, dont l'une avec Anaïs Nin qui demeura secrète jusqu'à la mort de cette dernière, trois enfants, des procès à n'en plus finir, pas moins d'une vingtaine de titres, des milliers de lettres (dont les dernières à Brenda Venus, une comédienne sudiste dont il s'était épris peu avant sa mort, lettres dans lesquelles il défie une dernière fois l'ordre respectable des choses de ce monde) et assurément autant de

dettes accumulées au fil des ans. La ruine s'apaisant derechef, que reste-t-il, douze ans après sa mort, de l'homme et de l'œuvre? Le premier n'a-t-il pas relégué la seconde à l'arrière-plan?

Individualiste avant tout

Ce qui frappe d'abord à la lecture de *Henry Miller, biographie*, de Mary Dearborn, c'est l'impossibilité d'enfermer Miller dans un cadre de référence autre que celui qu'il a lui-même déployé au fil de son œuvre, demeurant en cela fidèle à ses propres repères. À maintes reprises, notamment dans *Les livres de ma vie*, Miller balise lui-même son propre parcours littéraire: D.H. Lawrence, Walt Whitman, Rimbaud, Knut Hamsun, Blaise Cendrars, pour n'en nommer que quelques-uns. À l'inverse, Philippe Sollers, dans un article paru dans *Le Monde*, (27 décembre 1991), souligne l'apport de Miller à la littérature de ce siècle: «Sans *Tropique du Cancer*, écrit dans la misère à Paris, pas de *Portnoy et son complexe*, de Philip Roth; pas de *Festin nu*, de William Burroughs; pas de Mailer, de Ginsberg, de Kérouac».

Au delà des références, de ces parentés plus spirituelles que littéraires, Henry Miller occupe une place bien à lui, place qu'il s'est pour ainsi dire taillée sur mesure (après tout il était fils de tailleur!) en faisant de sa vie le matériau de son œuvre, pour le moins prodigue. Certes, il n'est pas le premier à l'avoir fait depuis Montaigne, mais peut-être le premier à avoir refusé avec autant d'audace de dissocier corps et esprit, matière et essence, sous prétexte qu'il s'agissait de littérature, d'art, donc de quelque chose de respectable. Comme il l'a lui-même écrit et beaucoup répété, il s'est refusé à tronquer sa vision de la vie, de l'amour et de la mort. Là réside en grande partie la liberté qu'il revendiqua jusqu'à la fin. Miller voulait tout embrasser, tout embraser!

Dans un texte de 1945, George Orwell, qui avait salué avec enthousiasme la parution de *Tropique du Cancer*, explique en ces termes l'engouement suscité par ces récits à couleur si fortement autobiographique: «Comment se fait-il que ces monstrueuses banalités soient si captivantes? C'est tout simplement parce que toute l'atmosphère nous est profondément familière, et que nous avons tout le temps l'impression que ces choses nous arrivent à nous. Une impression qui vient de ce que quelqu'un a délibérément laissé

tomber la langue de Genève du roman ordinaire pour étaler au grand jour le *réal-politik* du for intérieur. Dans le cas de Miller, il ne s'agit pas tant d'explorer les mécanismes de l'esprit que de ne pas reculer devant les faits quotidiens et les émotions quotidiennes.» Voilà, entre autres, ce qu'on n'a cessé de reprocher à Miller tout au long de sa vie, non pas tant l'utilisation de propos jugés obscènes que la vulgarité — entendu dans son sens premier — même de son propos (et qui a un jour fait dire aux membres du jury du Prix Nobel qu'ils attendaient que Miller devienne respectable...). C'était faire fi de la force avec laquelle Miller a transmis son expérience personnelle en littérature, car il est bien question de littérature, et du droit qu'il n'a cessé de revendiquer tout au long de ces années à l'expression artistique sous toutes ses formes.

Côté homme, côté œuvre

Mary Dearborn s'attarde toutefois davantage à l'homme qu'à l'œuvre, s'efforçant de retracer les moindres événements de l'existence de Miller auxquels l'œuvre fait écho et qui l'éclairent du même coup. Comme si elle cherchait à le justifier par moments. La description du milieu familial est à cet égard des plus révélatrices: un père souvent absent qui délaisse sa boutique de tailleur pour poursuivre d'interminables discussions entre amis dans un bar de Brooklyn (Miller donne l'impression d'avoir pris son père en pitié, ne lui reprochant qu'en des termes très voilés sa faiblesse, son abdication), une mère puritaine et haineuse qui ne l'aurait jamais embrassé, rejetant jusqu'à la fin sa condition d'écrivain, une sœur retardée mentalement qui lui rappellera constamment la frontière ténue entre la folie et l'équilibre (de là date peut-être l'affection qu'a eue Miller tout au long de sa vie pour les êtres les plus excentriques qui ont croisé sa route, l'astrologue Moricand, par exemple, qu'il a même invité à Big Sur pour leur plus grand malheur à tous deux).

Le portrait que trace Mary Dearborn s'efforce de dépasser le mythe qu'était devenu Miller bien avant sa mort — et qui n'a pas été sans nuire à son œuvre par la suite. Là réside peut-être le principal intérêt de cette longue biographie-enquête dont l'auteur s'attarde, avec un souci d'objectivité qui ne laisse guère de place aux impressions — car il s'agit bel et bien d'une biographie analytique qui édulcore tout ce qui supporte justement

l'œuvre de Miller: l'effervescence, le déploiement (voire le débordement), l'éclatement, le jaillissement —, à mettre en lumière les multiples pans d'une personnalité pour le moins complexe. Mary Dearborn scrute, parfois à la manière d'un juge, les différentes facettes de la vie de Miller, en cherchant à cerner le contexte de ses amours et de ses amitiés, de sa misogynie, de son antisémitisme, de son individualisme forcené, de sa vision — souvent perçue comme une absence de vision — politique, en ne cessant d'insister sur la prodigieuse générosité de Miller. En ressort l'image d'un homme charmeur autant que provocateur, égoïste autant que généreux, roublard autant que sincère. Un homme dévoré par la passion de vivre et d'écrire, qui abhorre tout ce qui, de près ou de loin, ressemble à un compromis. Un homme qui revendiquait sûrement le droit à l'erreur, refusant de se terrer dans le confort sclérosant des valeurs sûres sur lesquelles reposent tant de prétendues vérités. À ce titre, le regard que pose, par-dessus l'épaule de la biographe, Georges Belmont, ami de longue date de Miller, apparaît des plus agaçants. Là où Mary Dearborn fait preuve d'une audace disons ... contrôlée, portant sur l'homme et sur l'œuvre un jugement parfois critique, Georges Belmont excuse tout sous prétexte que Miller avait du génie et qu'à ce titre il avait droit, plus que quiconque, à l'erreur!

Bien sûr, l'œuvre est inégale (Miller a tout publié, en partie parce qu'il avait tout sacrifié à l'écriture et qu'en retour il n'a commencé à toucher des redevances qui le mettaient à l'abri du besoin que vers l'âge de soixante-cinq ans), mais elle est porteuse d'une voix unique qui a parlé de ce siècle comme nulle autre ne l'avait fait, n'avait osé le faire, une voix dont les meilleurs échos demeurent *Tropique du Cancer* et *Tropique du Capricorne*, *La crucifixion en rose*, *Printemps noir*, *Le cauchemar climatisé* et *Le colosse de Maroussi*. ■

par Jean-Paul Beaumier

1. Celle de Mary Dearborn, *Henry Miller, biographie*, traduit de l'anglais par Jean-Paul Murlon, introduction et annotations de Georges Belmont, Belfond, 1991, 380 p., dont il est fait état ici, et celle de Béatrice Commengé, *Henry Miller, ange, clown, voyou*, Plon, 1991, 404 p..

2. *Europe*, N° 750, Messidor, octobre 1991.